Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 38

Artikel: La cathédrale de Strasbourg
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180933

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

maison; et cette grande lumière, il faudra l'éteindre âme par âme. Arrêtez-vous.

Allemands, Paris est redoutable. Soyez pensifs devant Paris. Toutes transformations lui sont possibles. Ses molesses vous donnent la mesure de ses énergies; on semblait dormir, on se réveille; on tire l'idée du fourreau comme l'épée, et cette ville qui était hier Sybaris peut être demain Saragosse.

Est-ce que nous disons ceci pour vous intimider? Non, certes, on ne vous intimide pas, Allemands. Vous avez eu Galgacus contre Rome et Kœrner contre Napoléon. Nous sommes le peuple de la *Marseillaise*, mais vous êtes le peuple des *Sonnets cuirassés* et du *Cri de l'Épée*. Vous êtes cette nation de penseurs qui devient au besoin une légion de héros. Vos soldats sont dignes des nôtres: les nôtres sont la bravoure impassible, les vôtres sont la tranquillité intrépide.

Ecoutez pourtant.

Vous avez des généraux rusés et habiles; nous avions des chefs ineptes; vous avez fait la guerre adroite plutôt que la guerre éclatante, vos généraux ont préféré l'utile au grand, c'était leur droit; vous nous avez pris par surprise; vous êtes venus dix contre un; nos soldats se sont laissés stoïquement massacrer par vous qui aviez mis savamment toutes les chances de votre côté; de sorte que, jusqu'à ce jour, dans cette effroyable guerre, la Prusse a la victoire, mais la France a la gloire.

A présent, songez-y, vous croyez avoir un dernier coup à faire; vous ruer sur Paris, profiter de ce que notre admirable armée, trompée et trahie, est à cette heure presque tout entière étendue morte sur le champ de bataille, pour vous jeter, vous sept cent mille soldats, avec toutes vos machines de guerre, vos mitrailleuses, vos canons d'acier, vos boulets Krupp, vos fusils Dreyse, vos innombrables cavaleries, vos artilleries épouvantables, sur trois cent mille citoyens debout sur leur rempart, sur des pères défendant leurs foyers, sur une cité pleine de familles frémissantes, où il y a des femmes, des sœurs, des mères, et où à cette heure, moi qui vous parle, j'ai mes deux petits-enfants, dont un à la mamelle.

C'est sur cette ville innocente de cette guerre, sur cette cité qui ne vous a rien fait que donner sa clarté, c'est sur Paris isolé, superbe et désespéré, que vous vous précipiteriez, vous, immense flot de tuerie et de bataille! ce serait là votre rôle, hommes vaillants, grands soldats, illustre armée de la noble Allemagne! Oh! réfléchissez!

Le dix-neuvième siècle verrait cet affreux prodige: une nation, de policée devenue sauvage, abolissant la ville des nations; l'Allemagne éteignant Paris; la Germanie levant la hache sur la Gaule! Vous, les descendants des chevaliers teutoniques, vous feriez la guerre déloyale, vous extermineriez le groupe d'hommes et d'idées dont le monde a besoin, vous anéantiriez la cité organique, vous recommenceriez Attila et Alaric; vous renouveleriez, après Omar, l'incendie de la bibliothèque humaine, vous raseriez l'Hôtel-de-Ville comme les Huns ont rasé le Capitole; vous bombarderiez Notre-Dame comme les Turcs ont bombardé le Parthénon; vous donneriez au monde ce spectacle: les Allemands redevenus les Vandales, et vous seriez la barbarie décapitant la civilisation!

Non, non, non!

Savez-vous ce que serait pour vous la victoire? ce serait le déshonneur.

Ah! certes, personne ne peut songer à vous effrayer, Allemands, glorieuse armée, courageux peuple! mais on peut vous renseigner. Ce n'est pas à coup sûr l'opprobre que vous cherchez; eh bien! c'est l'opprobre que vous trouverez; et moi, Européen, c'est-à-dire ami de Paris, moi, Parisien, c'est-à-dire ami des peuples, je vous avertis du péril où vous êtes, mes frères d'Allemagne, parce que je vous admire et que je vous honore, et parce que je sais bien que si quelque chose peut vous faire reculer, ce n'est pas la peur, c'est la honte.

Ah! nobles soldats, quel retour dans vos foyers! Vous seriez des vainqueurs la tête basse, et qu'est-ce que vos femmes vous diraient?

La mort de Paris, quel deuil!

L'assassinat de Paris, quel crime!

Le monde aurait le deuil, vous auriez le crime.

N'acceptez pas cette responsabilité formidable. Arrêtez-vous.

Et puis, un dernier mot! Paris poussé à bout, Paris soutenu par toute la France soulevée, peut vaincre et vaincrait; et vous auriez tenté en pure perte cette voie de fait qui déjà indigne le monde. Dans tous les cas, effacez de ces lignes écrites en hâte les mots *destruction, abolition, mort*. Non, on ne détruit pas Paris. Parvint-on, ce qui est malaisé, à le démolir matériellement, on le grandirait moralement. En ruinant Paris, vous le sanctifieriez.

La dispersion des pierres fera la dispersion des idées. Jetez Paris aux quatre vents, vous n'arriverez qu'à faire de chaque grain de cette cendre la semence de l'avenir. Ce sépulcre criera: Liberté, Égalité, Fraternité! Paris est ville, mais Paris est âme. Brûlez nos édifices, ce ne sont que nos ossements; leur fumée prendra forme, deviendra énorme et vivante, et montera jusqu'au ciel, et l'on verra à jamais sur l'horizon des peuples, au-dessus de nous, au-dessus de vous, au-dessus de tout et de tous, attestant notre gloire, attestant votre honte, ce grand spectacle fait d'ombre et de lumière, Paris.

Maintenant, j'ai dit, Allemands, si vous persistez, soit; vous êtes avertis, faites, allez, attaquez la muraille de Paris. Sous vos bombes et vos mitrailles, elle se défendra. Quant à moi, vieillard, j'y serai sans armes. Il me convient d'être avec les peuples qui meurent; je vous plains d'être avec les rois qui tuent. Victor Hugo.

Paris, 9 septembre 1870.

La cathédrale de Strasbourg.

C'est le 14 août qu'à commencé le bombardement de Strasbourg par les Prussiens. Les récits que nous en donnent les journaux sont effrayants et navrent tous les amis de l'humanité et de la civilisation. On ne tire point seulement sur la forteresse;

les maisons, les édifices sont incendiés, les malades sont écrasés dans les hôpitaux; les vieillards, les femmes et les enfants sont exposés à une pluie de bombes et de pétrole enflammé. Des rues sont brûlées, des quartiers entiers sont détruits; les galeries de tableaux, le Temple-Neuf, la précieuse bibliothèque, le gymnase protestant, l'hôpital civil, l'hôpital militaire sont livrés aux flammes. La magnifique cathédrale n'est pas épargnée; son toit de zinc et sa charpente s'effondrent sous les obus, les sculptures sont brisées, son clocher est ébranlé.

Cependant l'on nous vante chaque jour la civilisation de l'Allemagne, et quelques gens pieux s'extasient aux proclamations très chrétiennes du monarque conquérant, où la Providence et le droit divin jouent un si grand rôle!...

Mais laissons ces réflexions et passons à notre sujet.

Parmi les merveilleux monuments auxquels l'art religieux du moyen-âge a donné naissance, la cathédrale de Strasbourg occupe un des premiers rangs. Par ses dimensions, par la richesse des ornements et des figures qui recouvrent ses côtés extérieurs, par la majesté de sa nef, par sa tour légère qui, s'élançant avec autant de grâce que de hardiesse vers le ciel, elle produit une impression profonde et ineffaçable sur l'âme de celui qui la contemple.

Cet édifice, dont la construction dura cent soixante-deux ans, réunit dans son architecture tous les styles du moyen-âge, depuis l'art bysantin, avec sa grave simplicité, jusqu'aux dernières lueurs de l'art gothique, tombé en décadence et couvrant ses œuvres d'une surabondance d'ornements superflus.

La façade, d'une grandeur imposante, ne peut être assez admirée; les masses des murs sont cachées par des clochetons, des arcades, des colonnettes, des statues innombrables. Ces ornements, travaillés avec une rare perfection, prêtent à cette partie du monument une finesse qui la fait ressembler à un ouvrage sorti des mains d'un ciseleur.

L'ensemble de la façade est formé par les faces antérieures des deux tours septentrionale et méridionale et du grand portique du milieu; ces trois parties sont séparées par des contreforts qui divisent le frontispice pour ainsi dire en trois larges bandes verticales dont chacune a son portail. Ces portails et leurs frontons sont ornés d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs. Au second étage du portail du milieu se trouve une grande rose vitrée qui en occupe toute la largeur. Elle est entourée d'un cintre qui s'en détache et qui, autant par l'élégance du travail que par la hardiesse de la construction, est une des parties les plus admirables de la cathédrale. Au bas de la rose, sont placées quatre statues équestres, dont trois, celle de Clovis, de Dagobert et de Rodolphe de Habsbourg, furent érigées en 1291; la quatrième, celle de Louis XIV, ne fut ajoutée qu'en 1828.

Le troisième étage du portail central sert de clocher; quatre cloches y sont suspendues, dont la plus grande, fondue en 1427 et pesant 180 quintaux, sert à annoncer les grandes fêtes; elle est aussi sonnée à la mort de personnages distingués ou lors d'un incendie très menaçant.

Ce n'est qu'en 1849 que cette partie de la façade a été décorée de statues représentant le Jugement dernier. Ce groupe est composé de quinze figures de grandeur gigantesque. Jésus-Christ, comme juge, tient le milieu; à ses côtés se trouvent Marie et Jean-Baptiste dans une attitude suppliante; ils sont entourés d'anges sonnant la trompette du jugement, ou portant les instruments de la Passion.

Au-dessus du portail du milieu et de la tour méridionale est la plate-forme spacieuse d'où l'on jouit d'un panorama splendide.

Sur la tour septentrionale s'élève la tour octogone qui supporte la flèche. Dans l'intérieur se trouvent les cloches qui sonnent les heures. Des quatre côtés principaux de cette tour octogone s'élèvent des tourelles renfermant des escaliers tournants et ne consistant qu'en une série de fenêtres qui montent en spirale. Ces tourelles élégantes semblent être sans appui; outre la galerie qui les couronne elles ne communiquent avec la tour que par des pierres plates qui servent d'entrée dans une galerie dans l'intérieur de la voûte, et qui sont à une hauteur de 30 mètres. Les tourelles se terminent à une galerie qui environne la tour et d'où l'on jouit d'une vue admirable. C'est à cet endroit que s'élève la flèche, pyramide octogone d'une hardiesse extraordinaire. Six étages de petites tourelles sont posés l'un sur l'autre en pyramide. La hauteur totale de l'édifice est d'environ 500 pieds.

L'aspect de l'intérieur de la nef produit une impression profonde. Elle est majestueusement éclairée par de magnifiques vitraux et soutenue de chaque côté par sept piliers formés de faisceaux de colonnes rondes. La hauteur totale de la voûte supérieure est de plus de 120 pieds. Au-dessus des arcs qui réunissent les piliers règne des deux côtés de la nef une belle galerie gothique servant de base à de grandes fenêtres dont les superbes vitraux représentent des sujets de l'histoire sainte et de la légende.

Au côté gauche de la nef sont les orgues qui s'élèvent jusque vers la voûte supérieure. Elle sont un des chefs-d'œuvre d'*André Silbermann*, qui les posa en 1714.

Une des merveilles du monument est l'horloge astronomique, commencé en 1547 sous la direction de divers artistes et savants. Ce remarquable travail suspendu pendant quelques années, fut achevé par deux habiles mécaniciens de Schaffouse en 1574. Elle est divisée en trois parties; au bas un calendrier universel, au milieu un astrolabe, dans le haut les trois rois s'inclinant toutes les heures devant la Vierge, par l'effet d'un mécanisme particulier qui en même temps met en mouvement un carillon jouant différentes mélodies, et un coq chantant et battant des ailes. Cet ouvrage ne cessa ses mouvements qu'en 1789. En 1836, le Conseil municipal de Strasbourg décida la restauration de ce curieux monument. M. Schwilgué, mécanicien à Strasbourg en fut chargé; il le commença en 1838 et le termina vers la fin de 1842.

Le nouveau mécanisme est conforme aux sciences astronomiques actuelles; les statuettes qui n'avaient

pas d'articulations, sont présentement mobiles et le nombre en a été augmenté des 12 apôtres. Les quatre Ages de la vie y sont représentés et frappent les heures. L'Enfance frappe le premier quart; l'Adolescence, le second; l'Age mûr, le troisième; la vieillesse, le dernier.

Le premier coup de chaque quart est frappé par un des deux génies assis au-dessus du calendrier perpétuel; le quatre Ages frappent le second. Pendant que la Mort frappe les heures, le second des génies retourne le sablier qu'il tient en sa main. La figure de Jésus se trouve au plan supérieur, et à l'heure de midi les douze apôtres passent et s'inclinent devant lui; il lève la main pour les bénir et, pendant ce temps le coq, dont les mouvements et la voix imitent la nature, bat des ailes et fait entendre trois fois son chant.

On remarque près d'une des chapelles de l'édifice, la cour de l'atelier des tailleurs de pierre de la cathédrale; ce nom lui vient de la corporation particulière dont l'origine paraît remonter jusqu'aux temps d'Erwin de Steinbach, sous la direction de qui la cathédrale fut commencée en 1277. Ce fut la coutume générale, chez les peuples de l'antiquité, d'enseigner en secret les arts, les sciences et les métiers, et on en retrouve des traces chez les nations modernes jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Encore aujourd'hui, les Anglais emploient traditionnellement le mot *mystery*, mystère, comme synonyme de métier.

Il est bien constaté que les maçons de la cathédrale de Strasbourg ont formé un corps distinct des maçons ordinaires, qu'ils n'ont pas reçu parmi eux quiconque se présentait, et qu'ils ont eu des signes secrets pour se reconnaître. Le lieu où ils se réunissaient s'appelait *hütte*, maisonnette, loge. Ils employaient emblématiquement les outils de leur profession et les portaient comme insignes.

La confrérie de Strasbourg est devenue la mère de beaucoup d'autres en Allemagne; elle reçut en conséquence le titre de *haupt hütte*, ou grande loge, et toutes les autres loges s'accordèrent à reconnaître sa supériorité. La Grande-Loge de Zurich, qui avait dans son ressort toutes les *hütten* de la Suisse, avait recourt à la confrérie de Strasbourg dans les cas graves et douteux.

Et en terminant nous ferons remarquer que de très curieux détails ont été recueillis sur l'histoire de la corporation maçonnique en Suisse, dans la même période. Ils nous la montrent commençant en 1421 la construction de la cathédrale de Berne sous la direction de Mathias Heinz, de Strasbourg, et la continuant sous la direction de Mathias Œsinger, architecte du dôme d'Ulm.

On voit donc qu'on peut attribuer aux corporations maçonniques la construction d'un grand nombre de cathédrales de France, de Suisse et d'autres pays.

Dans la saison des roses.

(D'après l'allemand de Marie de Lindenmann).

IV

Durant le dîner, la conversation eut tout l'entrain et toute la bonne humeur possible. Hermann, de son côté, fut admirable, soit qu'il causât science avec M. de B., soit qu'il prît part aux entretiens plus gracieux de ces dames. Il se montra exquis en tout et partout. Mme de B. remarqua aussi qu'Hélène, tout en tenant les yeux constamment baissés, lançait des regards fort expressifs au jeune homme. Mme de Bendorf fit la même observation, et, dans sa joie, elle défit les rubans de son bonnet et les laissa voltiger autour de sa tête. Enfin, le dessert arrivé, le jeune baron tintant légèrement du bout de son couteau contre son verre, se leva et demanda la parole.

— Je dois tout d'abord, dit-il, comme invité, exprimer toute ma reconnaissance à mes hôtes, pour leur bonne et cordiale réception, et boire à leur prospérité. Seulement, pour que mon bonheur soit parfait, je désire me trouver ici comme un fils bien-aimé, à la table de parents chéris; pour atteindre ce but, je bois à leur santé, en leur annonçant que... depuis hier... Helène est ma fiancée!

— Comment? Quoi? Hé! hoho! depuis hier? que nous dis-tu là, jeune homme? s'écria M. de B... en repoussant la table de devant lui, en même temps qu'il reculait son fauteuil et faisait ainsi danser les assiettes et les verres. Hermann! Hélène! est-ce bien possible? s'écrièrent simultanément les deux dames. Et les trois parents se mirent à embrasser leurs enfants qui, pendant un moment, ne firent que passer des bras de l'un dans ceux de l'autre.

— Enfant de mon cœur, s'écria M. de B... en embrassant Hermann, je pensais bien que tu emporterais d'assaut le cœur d'Hélène.

— Oui, s'écria Mme de B... d'une voix tremblante de joie, comment s'y est-il pris? dis-moi Hélène.

— Laisse donc! laisse donc! lui cria M. de B.., c'est un doux mystère que nous devons respecter pour le quart d'heure. Mais, mille bombes, quelle vie agréable nous allons avoir, et prenant Hermann par les épaules, il se mit à danser avec lui, en riant de bonheur. Pendant ce temps-là, Hélène, pâle et en pleurs, dans les bras de la baronne, lançait des coups d'œil de reproche à Hermann. M. de B... s'approcha, et la prenant dans ses bras, comme si elle eût eu encore quatre ou cinq ans, il s'écria : Laissez-moi à mon tour, mon enfant! Et il la porta jusqu'à son fauteuil où il s'assit ayant Hélène sur ses genoux. Enfant! lui dit-il d'une voix palpitante d'émotion, enfant! voilà dix-sept ans que je t'aime et te soigne comme la prunelle de mes yeux, et que tu es ma joie et mon orgueil. A l'ouïe de ces mots, Hélène, succombant à tant d'émotions réunies, cacha son visage dans le sein de son père et pleura abondamment. Jamais, poursuivit M. de B..., tu ne m'as rendu aussi heureux qu'en ce moment, où, pourtant, je dois te donner à un autre. Mais c'est toi-même qui l'as choisi, et tu me reviendras avec lui, tu me restes, tu m'apportes un fils de plus, et vous serez tous deux à moi.

Ici Hélène ne put retenir des sanglots, et le père lui-même sentit ses propres larmes rouler sur ses moustaches. Allons, allons, poursuivit-il, calme-toi, enfant, ce n'est pas le moment de pleurer, comme nous le faisons tous deux, en présence de ton fiancé qui ne demande qu'à se réjouir. Savez-vous quoi! nous autres vieux, avons perdu toute envie de faire la sieste; allons faire un tour dans le parc. Et toi, Hermann, prends cette enfant et calme-la. Et le vieux, prenant une dame à chaque bras, disparut bientôt dans les fourrés du bord de la pièce d'eau.

Hélène se retrouva ainsi en tête à tête avec Hermann. Oh! Hermann, qu'avons-nous fait? à quoi m'as-tu entraînée, s'écria la jeune fille lorsque le bruit des pas des parents eût cessé de se faire entendre. Comment ai-je pu être assez étourdie pour consentir à un tel jeu? Comment ai-je pu me laisser persuader à jouer de la sorte avec les sentiments les plus vrais, les plus purs, les plus intimes de mes parents? Mon pauvre père! avec quel attendrissement il me parlait. Non, réellement, je ne m'étais jamais fait une idée de tout l'amour que nos parents ont pour nous, et je ne croyais non plus pas leur être tellement attachée. Et tout cela n'était, de notre part, qu'un jeu, qu'une supercherie! De honte et de remords, j'aurais voulu être à six pieds sous terre. Et toi, Hermann, toi, tu riais de bonheur! Comment le pouvais-tu? n'y a-t-il donc en toi aucune étincelle de sentiment?

(La fin au prochain N°)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.